

Pierre Falardeau tourne *Octobre*

Gabriel Landry

Number 71, February–March 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22979ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Landry, G. (1994). Pierre Falardeau tourne *Octobre*. *24 images*, (71), 4–8.

PIERRE FALARDEAU TOURNE *OCTOBRE*

Propos recueillis par Gabriel Landry

Pierre Falardeau n'est pas pour rien le réalisateur du **Party** et du controversé **Temps des bouffons**. S'il était écrivain, on ne l'imaginerait guère signant autre chose que des brûlots. Le goût de la parole incendiaire ne doit pas quitter souvent cet homme de «tripes», sorte de grand gaillard hirsute aux fusibles chatouilleux qui s'indigne lorsqu'on le taxe d'anti-intellectualisme. Falardeau n'a pas fini de poser des pétards sulfureux dans les recoins proprets du septième art made in Québec. Nous l'avons rencontré alors qu'il en était au dernier jour de tournage de son fameux **Octobre**.¹

24 IMAGES: *Le tournage d'Octobre achève. Êtes-vous satisfait de ce que vous avez fait? On est toujours un peu insatisfait, non?*

PIERRE FALARDEAU: Je ne suis pas du tout insatisfait, au contraire. Ce qu'il y a sur l'écran, c'est ce que j'ai écrit. Ça ne veut pas dire que c'est bon, mais c'est ce que j'ai écrit. J'en ai vu dix mille, des réalisateurs contents. Regarde ce qu'ils ont fait, ça vaut pas de la marde! Mais y sont contents. Je n'ai pas de déceptions, sauf sur des détails, quand je regarde ce que j'ai écrit.

Francis Simard n'a pas participé au scénario?

Non, mais c'est lui qui m'a raconté toute l'histoire. Je lui ai fait lire chacune des versions. Le film n'est pas non plus la transcription de son livre. Son livre s'intéresse à l'avant et à l'après Octobre. Ce n'est pas le cas du film.

Le livre de Simard est un livre pudique. Pas de détails scabreux. Le film sera-t-il dans cet esprit?

Oui, sinon tu fais du *Allô Police*, du type «on l'a fini à coups de marteau, j'y en ai donné cinq en plein front, je l'ai r'pogné avec la pelle à charbon»... Le scabreux ne m'intéresse pas.

Le film se concentre sur un moment particulier...

Je me limite aux sept jours d'emprisonnement de Laporte. Ils engageront un meilleur cinéaste... La suite est intéressante, mais ça prendrait une mini-série. Je me suis aperçu que j'avais une conception matérialiste de l'art. Pour faire un film, ça prend du fric. On est dans un pays pauvre. Donc, il faut faire des films simples. En faisant un huis clos, on perd moins de temps à courir dans Montréal.

Le huis clos n'est-il pas au départ une contrainte formelle qui en plus permet de retrouver l'esprit de ces gens qui s'étaient enfermés?

Oui, c'est une contrainte positive. Le film, c'est cinq per-





Deux felquistes interprétés par Hugo Dubé (à gauche) et Denis Trudel.



Falardeau
donne
ses
indications.

PHOTOS: JEAN F. LEBLANC

sonnes dans une même maison pendant une semaine. Tu n'as qu'un seul décor. Mais en même temps, il faut s'intéresser au drame du monde, tu ne peux pas masquer ta bêtise avec des accidents de char pis des femmes nues ou des beaux paysages.

Francis Simard nous prévient que son livre est exempt de prétention littéraire, qu'il ne s'agit que de rendre compte de faits vécus, de coller à la réalité des choses.

Là-dessus, je me sépare de lui, parce que j'ai la prétention de faire une œuvre d'art. Je me sens comme un sculpteur, comme Rodin, et je fais une sculpture à la mémoire d'Octobre. J'ai la prétention que ce soit une œuvre, tout en copiant le réel.

Mais c'est un réel difficile à circonscrire. Au fil des discussions avec Simard, n'avez-vous pas eu le sentiment que la réalité lointaine d'Octobre se dérobait?

Je ne comprends pas...

N'est-ce pas difficile de savoir ce qui s'est passé vraiment?

Non. Quand on regarde les rapports de police et qu'il y est écrit que Bourassa déclare, le 14 octobre, à deux heures, qu'il ne négocie pas, ce n'est pas difficile. Quand on sait qu'il y a une descente de police le 12 octobre à quatre heures, c'est facile. Si t'as un rapport d'autopsie... C'est pas compliqué de retrouver ce réel. J'ai demandé à Simard ce qu'ils mangeaient pendant ces heures, il ne s'en souvenait pas. Mais tu regardes les photos et tu te dis: Ah, ils mangeaient du smoked meat Coorsh, ah, ils fumaient du tabac Export en canne, ah, des cannes de spaghetti. Et puis, Simard ne m'a jamais raconté des peurs. Et en plus, c'est mon grand chum, ça fait que tout ce qu'il me raconte, c'est vrai.

En définitive, cette question de l'objectivité scrupuleuse des faits est peut-être secondaire, le point de vue l'emportant.

LE TEMPS DES BOUFFONS DE PIERRE FALARDEAU



«My name is Roger Landry»

S'il est des images qui parlent d'elles-mêmes, ce sont bien celles que Pierre Falardeau a recueillies au Beaver Club il y a maintenant huit ans, alors qu'on fêtait le deux centième anniversaire de cette coterie sélecte. Aussi le commentaire acidulé qui l'accompagne avait-il toutes les chances d'être superflu dans ce petit film de quinze minutes, d'autant plus que les formules insolentes se ressemblent un peu. Au contraire la voix off, celle de Falardeau lui-même, recouvre de sa patine décapante cette suite de tableaux qui sont l'envers du folklore: le film

redouble d'arrogance et d'efficacité pamphlétaire, pour notre plus grand plaisir.

Le temps des bouffons est un libelle on ne peut plus transparent. Son ouverture, qui emprunte au *Maîtres fous* de Jean Rouch où une tribu ghanéenne s'adonne à un rite annuel iconoclaste et décolonisant, amène un parallélisme dépourvu d'ambiguïté: «Au Ghana les pauvres mangent du chien, ici, c'est les chiens qui mangent du pauvre.» Cette ripaille lors de laquelle une clique de nantis s'autocélèbre («we are magnificent people», clame l'animateur, Roger D. Landry, éditeur de *La Presse*) dans le champagne et la vanité est l'occasion pour Falardeau de jouer la carte ethnopolitique, et de rappeler que le clinquant Beaver Club fut fondé par les Anglais de la Conquête, qui se réunissaient pour fêter leur fortune. Pour Falardeau, rien n'est changé au pays de Québec. Il y a toujours des nègres blancs en Amérique (la narration du *Temps des bouffons*, très alouette-en-colère, et le verbe impétueux d'un Pierre Vallières

s'inscrivent dans la même lignée).

On retrouve ici la griffe de l'esprit contestataire ayant animé les années soixante et soixante-dix, de même que l'écho du cinéma direct. L'exergue du court métrage est de Vadeboncoeur: «Renverser les monuments pour voir les vers qui grouillent». Falardeau n'y manque pas durant ces quinze minutes d'un brûlot sans pareil, qui fait aussi penser à ces films vidéo que les familles tournent dans le temps des Fêtes ou lors de mariages, comme pour immortaliser le meilleur de leur bêtise. La force de ce court métrage tout simple, qui reste au ras des choses en se contentant de les faire voir, aura été de retourner contre lui-même un événement qui se voulait une sorte de panégyrique. Le film a secoué quelques sensibilités. Qui a dit qu'on ne pouvait plus, en cette époque où le cynisme est galopant, ni choquer ni scandaliser? ■

Gabriel Landry

Non, ce n'est pas secondaire, c'est ça le film!

Mais le parti pris...

Le parti pris, c'est de coller à ce qui s'est passé, à la réalité. Comme dans le roman de Truman Capote, *De sang-froid*. Quand j'ai lu ça, je me suis aperçu que c'était une méthode possible. Il y a des scénaristes géniaux qui inventent des histoires fantastiques. Moi, je ne suis pas capable. Mais si tu t'intéresses aux vraies histoires, c'est aussi bon, t'as pas besoin de dramatique, de jeux d'auteurs, tu fais juste te coller à ce qui s'est passé.

Mais si, ayant vu le film, on n'a rien que le sentiment d'avoir eu un bon exposé sur la crise, vous serez insatisfait, non? Votre film se propose sans doute d'amener le spectateur plus loin, de susciter la

réflexion, par exemple.

Le spectateur est assez grand pour réfléchir lui-même. Moi, je veux montrer comment ça s'est fait et pourquoi. À partir de là, organise-toi avec tes pensées pis tes affaires. Y a des choses sur lesquelles je ne ferai pas réfléchir. Je fais le bout que je sais sur Octobre. Vous vous organiserez avec ce qu'il y a sur l'écran. De toutes façons, c'est toujours comme ça que ça se passe. Tu fais un film, chaque spectateur s'organise avec, il aime ça, il déteste ça, il est pour, il est contre. Chaque spectateur a raison. Si moi je trouve que Mozart, ça vaut pas de la merde, j'ai raison. Si l'autre à côté, il trouve ça génial, alors c'est génial.

Éloge de la subjectivité...

C'est pas un éloge de la subjectivité, ce n'est que ça les

œuvres d'art. C'est pour ça que *24 images* aime des films que je trouve insignifiants, et vice versa. Des gens qui regardent *Le party* trouvent que c'est juste de la marde, d'autres que c'est génial. Qui a raison? Les critiques parce qu'ils en ont vu beaucoup, parce qu'ils sont plus smattes?

Octobre suscitera-t-il davantage de critiques en raison de son sujet?

Je ne m'attends à rien, je n'en ai rien à branler. Tout ce que j'aimerais, c'est que ma mère regarde ce film-là et qu'elle comprenne. Pas qu'elle soit d'accord, mais qu'elle comprenne. Pourquoi ils l'ont tué, comment, dans quel état, dans quel «feeling». Ce que je veux, c'est comme... toucher ma mère. Toucher Robert Lévesque, je m'en sacre. Je reviens à la question de tout à l'heure: quand tu regardes *Tu ne tueras point*, tu te fais ta propre idée, C'est tout. Et pourtant Kieslowski n'est pas neutre. Il a choisi de montrer ça, de le montrer comme ça. Personne n'est neutre. Je ne suis pas neutre. Je cherche à montrer. *Octobre* est un film fait du point de vue des felquistes.

Il y a toujours un point de vue...

Oui. J'aurais pu prendre le point de vue de Laporte regardant les gars. Ou le point de vue de Bourassa. Mais je suis parti du point de vue de Simard. À chaque fois qu'on voit Laporte, on n'est jamais seul avec lui. On est avec lui quand eux autres y sont.

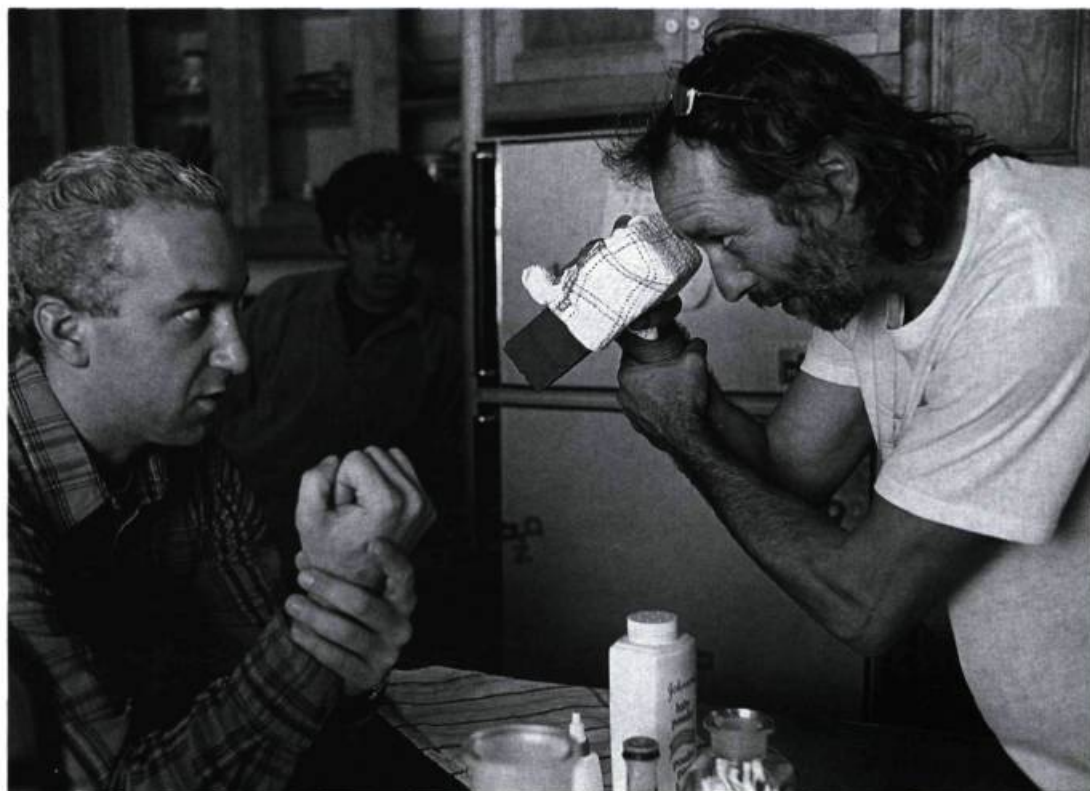
On reconnaîtra les gens?

Non, les quatre felquistes, normalement, ne sont pas nommés. Et personne ne ressemble à Paul Rose, à Jacques Rose. Mais Laporte s'appelle Laporte, Trudeau s'appelle Trudeau, Bourassa s'appelle Bourassa.

PHOTOS: JEAN F. LEBLANC



En haut, Luc Picard, un autre des felquistes.
À droite, Hugo Dubé et Pierre Falardeau.
«Le parti pris, c'est de coller à ce qui s'est passé.»



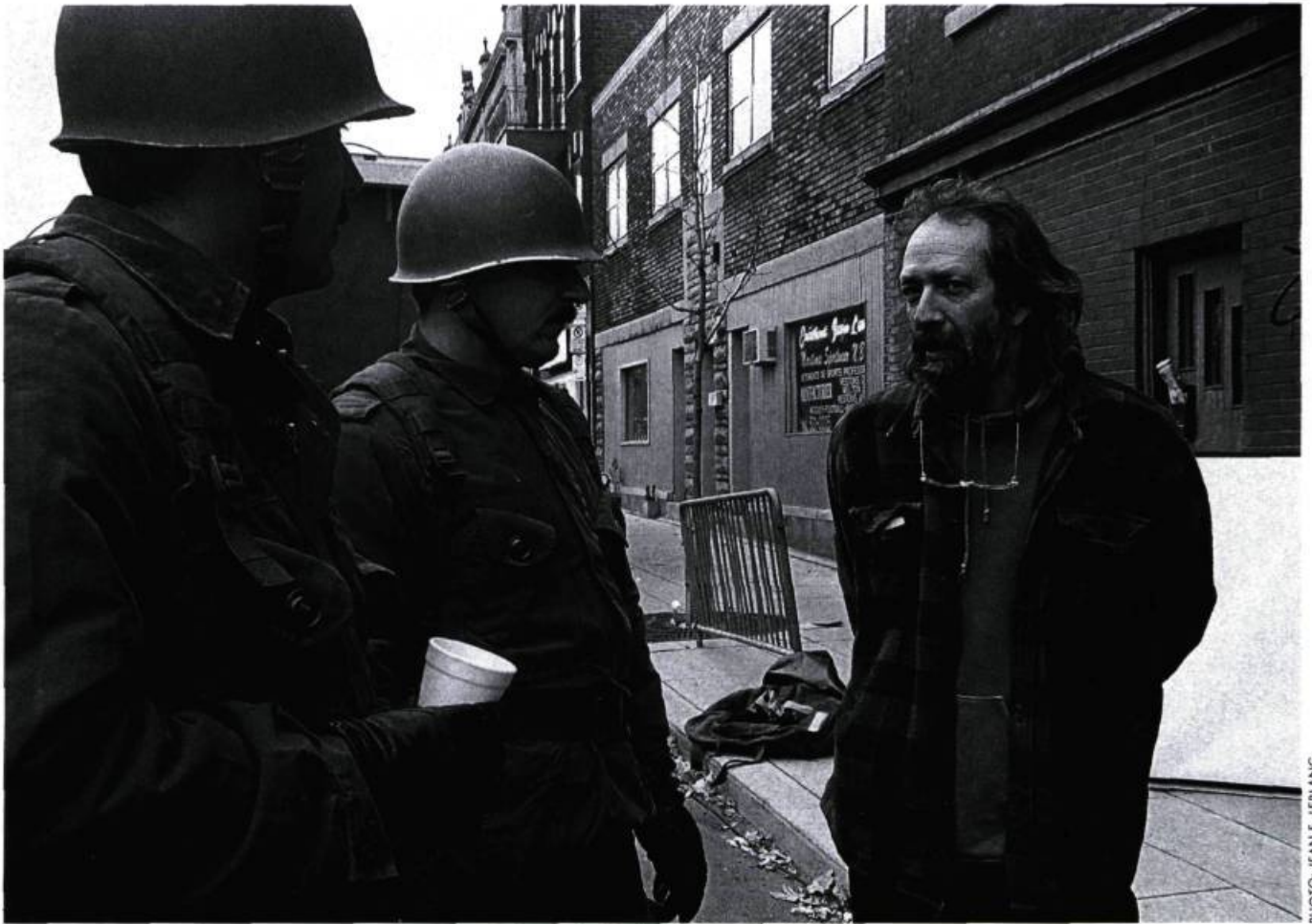


PHOTO: JEAN F. LEBLANC

Montréal sous la loi des mesures de guerre...

On va reconnaître l'époque, le Québec de 1970?

Ça s'appelle Front de Libération du Québec, alors c'est un film qui se passe ici. Il faut bien que ça se passe quelque part. Je l'ai fait dans la langue la plus juste possible. Si les Français ne comprennent pas, ils traduiront, ils mettront des sous-titres. On traduit de toutes façons pour aller en Pologne. Si ton film est bon, il est universel. Moi, je crois qu'on est pareils d'une place à l'autre, quelle que soit la couleur. La vie, la mort... En poésie, y a du monde qui pensait qu'un olivier c'était international et qu'une épinette c'était régional.

C'est une comparaison à la Miron, qui trouvait étrange qu'Apollinaire soit universel en chantant le Pont Mirabeau et qu'on perçoive sa poésie, à lui, comme régionaliste, alors qu'elle célébrait tout un pays.

Oui...

Mais revenons à Octobre. Pensez-vous qu'il s'inscrit dans la continuité de ce que vous avez fait?

C'est-à-dire?

Cette préoccupation des marginaux, du social, avec ce découpage qui paraît parfois grossier, comme dans Le party, où on avait

l'impression que les bons étaient en dedans et que la «scrap» était dehors...

C'est un film du point de vue de l'intérieur. Le gars de l'extérieur, c'est une merde, c'est comme ça. Pour le prisonnier, celui qui a les clés, ça a beau être un bon gars, il reste que c'est lui qui lui barre la porte. C'est un salaud.

Mais le point de vue de Pierre Falardeau, c'est un point de vue extérieur, vous n'étiez pas en taule.

Non, mais je suis capable de comprendre ce que c'est qu'être en taule. Faut-il tuer pour comprendre ce que c'est tuer quelqu'un? Je peux me mettre dans la peau de ceux qui ont vécu ça. Je suis de leur bord. Là aussi, il y a un parti pris. Un critique a dit, à propos du *Party*, que Pierre Falardeau aurait dû apprendre que tout n'est pas blanc ou noir dans la vie, qu'il y a des choses grises. Si t'es en Afrique du Sud, t'es Blanc ou t'es Noir, t'es pas gris. Tu peux être Blanc et du côté des Noirs, mais il y a deux bords, alors qu'on arrête de me faire chier avec le gris. Ici, il y a Laporte, pis il y a l'autre bord. ■

I. Voir aussi l'entretien avec Pierre Falardeau à propos d'*Octobre*: «Histoire d'une patate chaude», in *24 images* n°67, été 1993.